

Sur la carte, il venait de fixer, d'un coup d'ongle, l'étendue du duché qu'il convoitait, mais il avait marqué aussi le point où, Marie Stuart détronée, l'armée anglaise devrait s'arrêter.

— Monseigneur, prononça Bolton sans cesser de couvrir la table de son regard d'espion, Walter d'Avenel vient, je crois, de nous échapper !

Rosberg tressaillit violemment :

— Que dis-tu ?

L'ancien intendant fit un pas de côté, glissant son regard torve vers la table, où les flambeaux brûlant aux deux extrémités allaient lui permettre, pensait-il, de voir, d'un coup d'œil, ce que lui cachait son interlocuteur.

Il avait compté sur la brusquerie de la nouvelle qu'il apportait, pour mettre la prudence du lord en défaut.

Le seigneur écossais, malgré son émotion, accomplit le même mouvement que lui, continuant à barrer sa vue.

— Je dis la vérité, accentua le traître dépité et se demandant déjà si son interlocuteur ne jouait pas double jeu.

— Walter d'Avenel parti ? murmura le lord. C'est impossible ! Les rapports de mes espions et des tiens sont identiques. Le chevalier n'a pas quitté sa résidence de la journée.

— Il est parti de nuit.

— Cette nuit ? Mais avec quelle escorte, n'ignorant pas que les routes sont tenues par les rebelles ?

Il corrigea :

— C'est-à-dire par nos fidèles Écossais alliés à tes chefs pour détronner l'usurpateur. Comment aurait-il réuni cette escorte sans que rien t'ait transpiré ? Tu es fou, mon brave !

Et haussant les épaules :

— Du reste, en prévision de son départ nocturne, j'ai fait poster autour du manoir de Claymore douze hommes solides et bien commandés. Et amo ne pourrait sortir de l'avenue sans les rencontrer. Quant aux instructions données à leur chef... tu le sais, un ennemi mort n'est plus à craindre.

Le regard qu'il attachait à ce moment sur Stuart Bolton indiqua au misérable que l'ordre donné par lord Rosberg était d'assassiner le chevalier d'Avenel.

Un sourire furtif glissa dans les yeux de l'ancien intendant, vite dissimulé cependant.

— Vos hommes gardaient l'entrée principale ; il est parti par ailleurs, un sentier à travers bois. Je l'ai vu.

— Tu l'as vu et tu n'as pas averti nos sentinelles ?

Le misérable baissa la tête, n'osant pas avouer sa lâcheté, balbutiant une réponse indécise.

Le lord frappa du pied, et saisissant Bolton au collet :

— Combien étaient-ils, que je lance la mort après eux ? Réponds ! Mais réponds donc !

— Il était seul.

— Seul ! C'est vrai ! Walter d'Avenel est un héros !

Et, dans une minute de méditation, la honte de sa félonie étroitement le cœur de Rosberg.

Mais l'ambition étouffa cette revolte de son honneur. Il revit, par la pensée, le sein misérable occupé, sur la carte, par ses territoires, lui qui avait nourri l'espérance insensée d'atteindre si haut.

Et il refoula les sentiments qui, durant l'espace d'un éclair, venaient de se réveiller en lui.

— Seul ? balbutia-t-il encore songeur.

Alors il questionna Bolton, voulut savoir à quoi il avait reconnu le chevalier. L'abject personnage fut contraint d'avouer qu'il n'avait pu distinguer les traits du cavalier.

Rosberg éclata d'un rire insultant.

— La peur t'a aveuglé. Il n'y a d'ailleurs qu'à te regarder. Tu sues encore la terreur.

Il laissa peser son regard de mépris sur le visage de son interlocuteur, sur ses mains, ses vêtements ensanglantés, déchirés par les épines dans l'affolement de sa fuite.

Puis, d'un ton sinistre :

— Qu'importe quel est l'homme sorti du manoir de Claymore. Une troupe d'estafiers nourris de crimes campe depuis hier aux gorges d'Arfeld, sur la route de Glendearg.

— "Aucun autre passage n'existe. Va donc, chevalier d'Avenel, si c'est réellement toi qui t'es ainsi aventuré. Les loups des forêts d'Arfeld se repaîtront de ton cadavre !"

Il avait à craindre, en effet, les batteurs d'estrade des chefs révoltés.

Heureusement que, la saison étant déjà avancée, le soleil se levait tard.

Il avait donc encore cinq ou six heures de ténèbres devant lui.

Halbert, comprenant l'importance des ordres de son maître, avait fait absorber à son cheval des graisses trempées dans de l'eau-de-vie.

Et le noble animal soutenait gaiement son galop.

Pourtant la route s'élevait graduellement, serpentant entre de sombres blocs de rochers, des entassements gigantesques au sommet desquels surgissaient de noires masses végétation.

Le chevalier ralentit un peu l'allure de son coursier, appréhendant la fatigue de ce chemin de plus en plus pénible, lui rendant la main lorsque la route roulait vers le fond des ravins, regagnant alors le temps perdu.

— Il est heureux que mon départ ait passé inaperçu, murmura-t-il en remarquant la désolation des lieux qu'il traversait. Une embuscade au milieu des rochers, et je ne reverrais pas Mario.

Un nuage de mélancolie passa sur ses traits, le disposant aux réflexions lugubres.

— Personne, ai-je dit ? Et l'homme que j'ai rencontré en sortant des bois de Claymore ? Peut-être ai-je eu tort de le laisser vivre. Quel pouvait être cet individu ? Un espion sûrement !

— Mais le coup de pistolet qui l'aurait jeté à terre aurait causé du même coup les alarmes de de Marie, car il m'eût été impossible, faute de temps, de venir la rassurer. D'ailleurs, que m'importe cet homme ? Il a fui trop vite pour avoir eu le temps de me dévisager.

Et avec sourire tranquille :

— Si les ennemis de notre pauvre reine n'ont que des hommes de ce courage, il n'y aura vraiment pas grande gloire pour nous de triompher.

Puis, considérant de nouveau le noir paysage :

— Oui, ce lieu est terriblement propice à une embuscade. Mais, en admettant que cet espion ait donné l'alarme, j'ai pour moi l'avance.

Et il prêta l'oreille, tâchant de s'assurer s'il n'entendait pas, au loin, le galop de quelque troupe de cavalerie.

Rien dans l'infinie, dans l'absolue solitude des monts. Rien autre que le martèlement des fers de son cheval sur le sol rocheux du chemin.

Walter tendit les rênes, arrêta sa monture.

Le hullement d'un oiseau de nuit arriva jusqu'à lui : ce fut tout.

— Je crois que je leur ai réellement échappé, se dit le cavalier. Avant que le soleil se soit couché pour la troisième fois, je serai au milieu de mes braves vassaux. Je pourrai défier alors tous ces nobles félons qui ne comprennent point qu'en pactisant avec l'Angleterre, ils compromettent leur patrie et vendent leur honneur.

Et il se remit en marche.

La lune, près de son dernier quartier, se leva lentement derrière les crêtes boisées, versant, sur le chaos des montagnes, une clarté indécise.

Le chemin, de plus en plus rétréci, grimpait entre les montagnes resserrées, suivant les détours abrupts d'un défilé.

Sur un des côtés du chemin, un torrent gonflé par les pluies de l'automne ; de l'autre l'entassement escarpé des rocs.

En haut du sommet des montagnes, la blancheur diffuse des rayons lunaires ; en bas dans le couloir tortueux suivi par le cavalier, le noir intense, absolu, d'une nuit épaisse.

Le cheval du voyageur solitaire commençait à peiner sur cette montée continue.

De plus, les brusques déviations du défilé, les eaux mugissant sur ses bords ravagés rendaient extrêmement hasardeuse une allure rapide.

Walter d'Avenel ralentit l'allure de la courageuse bête, à la vigueur, à l'endurance de laquelle il avait confié sa destinée.

Le mugissement continu du torrent, bondissant de rocher en rocher, décuplé par l'ampleur de la solitude, couvrait le bruit des fers du cheval s'accrochant aux arêtes du chemin.

La vaillante bête eut tout à coup comme un frisson insaisissable, et ses oreilles pointèrent en avant.

— Il sent les fauves de la forêt, pensa le chevalier. Probablement quelque bande de loups descendus pour s'abreuver au torrent.

Et tranquille devant ce danger :

— La saison n'est pas assez avancée pour qu'ils soient bien affamés. D'ailleurs, n'ai-je pas mes armes ? Les fauves sont moins à craindre que les hommes !

Il pressa légèrement son cheval du genou pour l'exciter.

L'animal renâcla sourdement, le coup tendu, ses yeux phosphorescents creusant les ténèbres, les oreilles toujours piquées devant lui.

— Oh ! oh ! serait-ce sérieux ?

Et caressant l'encolure de la brave bête :

— Allons, mon compagnon, calme-toi. Je suis là.

Cependant, cette agitation de son coursier était trop violente, trop durable, pour ne pas l'étonner.